



LA MARQUISE DE TENCIN

Témoin du 18^{ème} siècle



*Des frivolités de
la Monarchie à
la République*



Georges LABROUSSE

Georges LABROUSSE

La Marquise de Tencin

© Georges LABROUSSE, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7161-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Un changement de régime n'est jamais facile pour un pays.
En France, ce fut un long chemin pour franchir tous les obstacles
afin de passer de la monarchie absolue à la République.*

Avant-propos

La marquise de Tencin, femme de lettres mais aussi femme d'affaires et femme d'alcôve, née à la fin du 17^{ème} siècle, représente bien une partie des Français du 18^{ème} siècle : celle des nantis et des nobles dans la première moitié de ce siècle. À l'existence facile dans le luxe et l'insouciance de ceux-ci, s'oppose souvent la misère de la majorité de la population. En suivant les péripéties de sa vie, on découvre l'évolution du pays qui passe de la domination de la royauté absolue à un régime plus égalitaire malgré les difficultés et les différentes embûches qui ont pu entraver la progression de ce changement. Après la disparition de la marquise en 1749, la deuxième partie du 18^{ème} siècle voit l'arrivée des philosophes et de grands écrivains qui vont contribuer à la progression du pays vers plus de liberté et plus d'égalité. Mais cette évolution est lente et n'est pas ressentie en France d'une manière uniforme. La ville et la campagne ont souvent une vision différente de ces changements. Les 25 millions de Français ne sont pas logés à la même enseigne : 350 000 nobles constituent la classe dominante bénéficiant de privilèges, 120 000 membres du haut clergé, pour beaucoup issus de la noblesse, connaissent également des avantages dont la grande majorité de la population ne peut pas disposer. Le Périgord est loin de Paris et malgré l'action de Périgourduins très engagés, notre province connaît de nombreuses difficultés car le monde rural subit plusieurs catastrophes climatiques. Dans les villes, la situation n'est souvent pas meilleure pour le peuple car elle dépend beaucoup des récoltes enregistrées à la campagne. Toutes ces difficultés, accompagnées souvent d'hivers très rigoureux ou des caprices de la météorologie, finissent par conduire à des révoltes dont celle de 1789 qui marquera la fin de l'Ancien Régime. La noblesse, concurrencée par la bourgeoisie qui s'est souvent enrichie par le commerce, perd peu à peu de son prestige et de son autorité. L'ordre établi est également remis en question par les philosophes des Lumières et les loges maçonniques. Une part de la noblesse va tenter un retour en s'alliant avec les puissances étrangères quand la royauté se meurt en France, Louis XVI n'étant pas en mesure de maintenir son pouvoir, malgré la convocation des Etats Généraux. La Révolution voit l'apparition de la bourgeoisie de la finance et du commerce qui occupent de plus en plus de place dans le pays. À la monarchie de droit divin, succède un Etat libéral et laïque reposant sur les principes de la souveraineté nationale. Les vestiges de l'Ancien Régime sont remplacés par un ordre nouveau dans tous les domaines. Mais le

changement d'administration des affaires publiques ne se fait pas sans quelques excès et le pays connaîtra des batailles intestines sanglantes. Le siècle s'achèvera avec un goût un peu amer pour les partisans de la République car celle-ci sera escamotée par le Premier consul qui, en renforçant les pouvoirs administratifs, financiers et judiciaires, s'attribue une grande autorité qui s'apparente à celle que les Français ont tant combattue sous l'Ancien Régime.

Claudine-Alexandrine

Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin naquit à Grenoble le 27 avril 1682, quelques semaines après l'achat, en Périgord, du château de L'Herm¹ par un certain Clément. Ce château construit entre 1500 et 1520 au cœur de la forêt Barade par Jean II de Calvimont, conseiller au parlement de Bordeaux, avait connu de tristes événements : l'assassinat de Marguerite de Calvimont en 1605 sous les ordres de son mari épris de Marie de Hautefort, le meurtre des deux frères Calvimont par des sbires de cette même Marie de Hautefort, mais aussi la mort de Godefroy de La Roche-Aymon tué en duel et celle de Henri-Bertrand de Beudet tombé dans un traquenard.

Contre la somme de 40 000 livres, Clément avait acquis le château mais aussi des terres sur Rouffignac, Milhac-d'Auberoche, Plazac, Fanlac, Thonac, Bars, Fossemagne, Lamonzie-Montrastuc, Saint-Georges et Siorac. En réalité, se cachait derrière ce prête-nom une autre Marie de Hautefort, ancienne maîtresse de Louis XIII qui la surnommait « L'Aurore », devenue la duchesse de Schomberg par son mariage en 1646 avec le maréchal de France Charles de Schomberg, gouverneur du Languedoc, victorieux de l'armée espagnole à Leucate en 1637. Elle en assura l'entretien et fit exécuter des réparations en 1686. Elle loua le domaine à un fermier nommé François Migot jusqu'à la mort de celui-ci, en 1691, à l'âge de 75 ans. Par testament, elle donna l'ensemble à ses neveux qui, peu à peu, le délaissèrent. Ce château sera mal entretenu, si bien qu'en 1714, un inventaire des lieux dressé à l'occasion d'un bail en décrira de nombreux défauts. Par la suite, les propriétaires criblés de dettes dispersèrent le domaine qui, à la fin, fut abandonné.

Le père de Claudine-Alexandrine, conseiller au parlement, était de noblesse récente. La famille Guérin de Tencin en faisait partie depuis à peine un siècle. Le trisaïeul du conseiller avait été colporteur. Son fils, catholique modéré, avait sauvé la ville de Romans des protestants et le roi Henri III l'avait anobli le 21 mars 1586. Malgré cela, cette famille était méprisée par la noblesse ancienne. Mais tous ces Guérin avaient le sens des affaires et avaient su s'allier par le mariage à des familles de noblesse séculaire. De père en fils, depuis plus de cent ans, ils s'élevaient d'un degré et agrandissaient leur fief.

À sa naissance, ses parents avaient déjà quatre enfants. François, l'aîné, devait reprendre la charge paternelle, Pierre serait cardinal, Marie-Angélique promise à

un beau mariage – elle deviendra Madame de Ferriol - et Françoise trouverait également un bon parti dans la noblesse. Comme c'était l'usage à cette époque, le père décida qu'étant la plus jeune fille de la fratrie, Claudine-Alexandrine serait destinée au couvent.

Effectivement, Claudine-Alexandrine entra au couvent à l'âge de 8 ans. Bien que plus intéressée par la vie mondaine que par la religion, la jeune fille prononça ses vœux le 25 novembre 1698, dans sa seizième année, au monastère royal de Montfleury tenu par les dominicains, dans le massif de la Chartreuse, près de Grenoble. Bien que le cardinal Le Camus eût souhaité une discipline plus stricte, ce lieu était agréable et le séjour peu contraignant : les visiteurs étaient nombreux, les divertissements variés et une certaine liberté régnait dans cet établissement. Les promenades dans les jardins ou les vignes du monastère étaient l'occasion de conversations entre parents et amis. Des collations et des concerts y étaient organisés. Claudine-Alexandrine était belle et elle avait beaucoup de succès et le père Maniquet, son directeur intellectuel, chargé de l'initier à la philosophie cartésienne, n'était pas insensible à cette beauté. La jeune fille, très intelligente, affinait son esprit tout en étudiant les moyens de sortir de ce couvent. Son père mourut en 1705. Elle considéra donc qu'elle pouvait désertier ce lieu où elle étouffait. Mais, devant la réticence de sa mère, elle dut attendre 1708 pour quitter Montfleury. Partie de « sa prison », elle alla faire une cure à Aix-les-Bains pour soigner sa santé et partit l'année suivante pour le couvent de Sainte-Claire à Annonay. Certains disaient qu'elle avait trouvé là, près d'une tante bienveillante responsable de cet établissement, un refuge pour accoucher de jumeaux qui auraient été conçus à Aix. Après sa demande maintes fois renouvelée, le pape finit par accepter de la relever de ses vœux le 5 novembre 1712. Mais elle avait déjà quitté Annonay dès la fin de 1711 pour se rendre à Paris avec Madame de Vivarais. Elle allait enfin vivre une vie libre qui lui manquait tant pendant ses séjours dans les couvents.

Durant l'enfance de Claudine, la France et l'Europe connurent divers événements

La mère du régent, la Palatine, Liselotte, avait épousé Monsieur, frère du roi Louis XIV, veuf de Henriette d'Angleterre. Elle n'était pas une princesse comme les autres. Elisabeth-Charlotte, comtesse palatine du Rhin, duchesse de Bavière, était née en 1652. Enfant, elle était turbulente et surtout gourmande mais sa tante qui l'avait élevée après le divorce de ses parents lui avait fait donner une éducation humaniste inspirée de Montaigne et Rabelais. Appelée en France, on la maria en 1671 à Monsieur venant de perdre sa première épouse dont la mort avait paru suspecte à certains car elle avait demandé l'exil du chevalier de Lorraine, ami intime de son mari. Ce mariage se passa en deux épisodes : une première fois, Madame épousa Monsieur par procuration dans la cathédrale de Metz le 16 novembre 1671 et trois jours plus tard, dans la chapelle de l'évêché de Châlons-sur-Marne où la cérémonie eut lieu, cette fois, en présence de Monsieur. Par devoir, elle embrassa la religion catholique car elle avait été élevée dans le dogme de la religion réformée. Bien qu'elle ne fût pas très belle, elle produisit une bonne impression sur le roi Louis XIV, mais pour son mari et la cour, il en fut autrement. Elle eut cependant quelques années de bonheur bien qu'elle eût du mal à s'habituer à son nouveau pays, sa gastronomie et ses nouveaux concitoyens. Elle menait cependant une vie agréable, montait à cheval, suivait les chasses du roi avec qui elle s'entendait bien et qui aimait son franc parler. Certains la soupçonnaient même d'être trop près du souverain. Mais elle détestait la vie artificielle de la cour et les nobles qui la constituaient : « des intrigants, des égoïstes, des envieux, des corrompus, des débauchés » disait-elle. Malgré cela, elle aimait son mari qui, pourtant, adorait le paraître et le libertinage. Elle détestait Louvois car il avait mené la guerre contre le Palatinat, son pays d'origine. Elle haïssait Madame de Maintenon, la favorite du roi qu'elle surnommait « la vieille ordure » ou « la vieille ratatinée » et ne supportait pas les enfants illégitimes de Louis XIV. En vieillissant, elle fournira de jeunes partenaires au souverain qui avait une certaine attirance pour les filles en fleur.

Monsieur, amateur de théâtre, protégeait Molière depuis longtemps. Il l'avait soutenu depuis la première représentation devant le roi. Ce frère puîné de Louis XIV, de faible constitution à sa naissance, avait été élevé en fille durant son enfance, sans doute pour qu'il ne portât pas tort à son frère aîné. Enfant, il jouait avec le futur abbé de Choisy habillé en robe, lui aussi. Ayant été élevé avec les

jeunes Mancini, les neveux et les nièces de Mazarin, on disait qu'il avait été initié « au vice italien » par l'un d'eux. Devenu libertin, Monsieur portait des parures extravagantes et s'entourait de favoris, ce qui lui occasionnait des dépenses considérables. Parmi cet entourage, l'un d'eux profitait particulièrement de sa générosité : le chevalier de Lorraine qui l'avait rencontré lors d'une représentation donnée devant le roi le 24 octobre 1658. À partir de 1692, année d'épidémie de typhoïde et de mauvaises récoltes au Bugue, Monsieur résida au Palais Royal où il organisait à grands frais des fêtes et des festins avec ses favoris qu'il logeait au château. Puis il vécut au château de Saint-Cloud où il fit dessiner de magnifiques jardins. Il y menait grand train : 250 personnes étaient au service de son couple.

Malgré son homosexualité et sa vie de futilité et de débauche, il eut six enfants dont cinq avec Henriette d'Angleterre, sa première épouse. Monsieur mourut en 1701, laissant de nombreuses dettes à sa femme qui dut vendre pierreries et tableaux, malgré l'aide que lui apporta le roi Louis XIV qui l'estimait beaucoup. Quand Elisabeth de Bavière fut décédée le 8 décembre 1722, on découvrit qu'elle accordait une partie de son héritage aux amants de son mari bien que ces derniers avaient essayé de le détourner de son épouse.

Le café, rendu célèbre par l'ambassade de Soliman Aga Mustapha Raca en 1669, prenait une telle extension que les établissements où l'on consommait ce nouveau breuvage se multiplièrent à Paris. On y retrouvait les écrivains, les joueurs d'échecs, les grands esprits de l'époque, mais aussi des espions de la police, des oisifs et des parasites à l'affût d'un bon coup. On y vendait naturellement du café importé des Antilles, mais aussi du chocolat de la Dominique, des glaces et de la limonade, contrairement aux cabarets qui débitaient du vin et des liqueurs et aux estaminets qui servaient surtout de la bière.

Le gallicanisme fut, en 1682, sur la demande de Bossuet, le sujet de la déclaration des Quatre-Articles de l'assemblée du clergé de France. Les principes essentiels du gallicanisme, doctrine à la fois religieuse et politique visaient à retirer au pape son pouvoir temporel. Selon cette déclaration, le souverain pontife ne pouvait plus juger les rois et les princes n'étaient pas soumis à son autorité. Comme la France, plusieurs états européens l'adoptèrent car elle renforçait la monarchie absolue.

François Salignac de la Mothe-Fénelon, né dans le château familial de Sainte-Mondane en 1651, après des études à l'université de Cahors et à Paris, était devenu curé de Carennac, village du Quercy, où il était arrivé en bateau sur